



## Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

2 | 2020

Pratiquer l'histoire par les arts contemporains

---

### Éditorial

Myriam Cottias et Céline Flory

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/2162>

DOI : [10.4000/slaveries.2162](https://doi.org/10.4000/slaveries.2162)

ISSN : 2540-6647

#### Éditeur

CIRESC

#### Référence électronique

Myriam Cottias et Céline Flory, « Éditorial », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 2 | 2020, mis en ligne le 19 mai 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/2162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.2162>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Éditorial

Myriam Cottias et Céline Flory

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

La revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* soutient le mouvement actuel des revues de SHS contre la Loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR) à venir et s'associe pleinement à ses actions. Cette réforme participe d'une dynamique engagée depuis la Loi relative aux libertés et responsabilités des universités (dite LRU) pour transformer les services publics en désengageant l'État au profit d'une performance forcenée et de la mise en concurrence généralisée. Le danger en est la dégradation des conditions de travail pour tous et toutes. La crise sanitaire que nous vivons nous a prouvé, s'il le fallait un peu plus, l'importance de l'engagement de l'État dans les services publics.

- 1 Le numéro 2 de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* paraît dans une période exceptionnelle, violente et féroce. Le confinement quasi planétaire a bouleversé notre rapport à la vie mais aussi à nos méthodes de travail universitaire et scientifique. Face à l'urgence, ce moment provoque, parfois, une interrogation sur le poids réel de nos objets de recherche et de nos investissements habituels, avec une question : comment résistent-ils à cette réalité ? L'expérience est sans doute partagée avec d'autres mais les chercheurs·ses en sciences humaines et sociales travaillant sur l'esclavage et le post-esclavage racialisés reconnaissent, dans cette crise, quelques échos familiers qui relativisent « cette clôture sur le présent et [sur] [...] un présentisme pesant et désespéré<sup>1</sup> ». Leurs recherches s'inscrivent, perçoivent-ils·elles, dans un nuage de sens habituels pour eux·elles qui permet d'établir un lien entre le passé et le très contemporain, maintenant la pression de l'histoire sur le présent. Une sorte d'anti-fin de l'histoire se confirme. De quoi s'agit-il ?
- 2 D'une part, la violence intrinsèque des rapports sociaux générés par la globalisation économique et la connexion des parties du monde s'impose au grand jour. Des frontières nationales de pratiques de soin, de *care*, resurgissent ; les inégalités

géopolitiques s'affirment<sup>2</sup>. D'autre part, les disparités de statut, de genre et de situation se sont renforcées. Les catégories raciales émanant, pour partie, de l'histoire de l'esclavage qui a produit des représentations inscrites dans la longue histoire du racisme et de l'altérité, continuent à expliquer des brutalités que subissent des personnes perçues comme en étant issues<sup>3</sup>. Une conception restrictive de la citoyenneté a ouvertement entraîné des pratiques de contrôle policier racisées. Les plus démunies ont subi une violence particulière car leur rapport aux risques épidémiologiques s'est révélé proportionnellement plus important que pour d'autres groupes sociaux. Enfin, la fragilité des vies est apparue comme une évidence incontestable, ouvrant sur un espace d'incertitude pour l'avenir.

- 3 Autant d'éléments et de sentiments qui imprègnent les écrivain·es et les artistes – toujours – les chercheur·ses – parfois – travaillant sur l'esclavage. « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir », écrivait en 1939 Aimé Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal*<sup>4</sup>.
- 4 Depuis longtemps, les artistes refaçonnent les échos du dialogue qu'ils ont instauré avec leur public. Ce ne sont pas seulement les injustices du système de l'esclavage qu'ils·elles transfigurent mais bien souvent le sujet esclave, acteur de sa propre histoire. Ce dernier retransforme les conditions de sa propre vie, de sa propre survie, dans des conditions de coercition extrême.
- 5 La recherche historique n'a pendant longtemps pas cherché à retranscrire cette prise de position et l'agentivité de la personne mise en esclavage – sa compétence en tant que sujet – a été développée dans les historiographies anglophone, lusophone et hispanophone mais plus rarement francophone où, selon la formule de Jean-Pierre Le Glaunec, « les esclaves “résistants” devaient se contenter de rôles de figurants » : ils réagissaient, par exemple, par le marronnage aux mauvais traitements mais n'étaient pas considérés comme pouvant élaborer un plan de rejet de leur condition et de leur statut<sup>5</sup>.
- 6 Selon une temporalité non informée précisément – celle-ci reste encore à faire –, plusieurs historiographies ont cherché à transcrire le fait que les individus étaient *mis en esclavage* (non pas « réduits à l'esclavage »). Pour chacune d'entre elles, cette transformation sémantique a toujours eu pour objectif d'exprimer la disjonction entre le statut civil d'un individu et son identité. Quoiqu'on ait pu refuser aux personnes mises en esclavage ce statut, quoiqu'une idéologie raciale les ait cantonnées dans un statut d'inférieur, elles sont demeurées des êtres humains, même au sein d'un système de violence extrême. L'histoire des dominations radicales montre que l'humain sait toujours trouver des espaces, même les plus ténus, pour revendiquer son humanité. Les résistances et les révoltes – mineures ou radicales –, les avortements ou les empoisonnements témoignent d'ailleurs de la nécessité de rendre hommage à la force de l'humain.
- 7 C'est la raison pour laquelle de nombreux·ses chercheur·ses tel·les que ceux·celles du CIRESC et plusieurs auteurs et autrices de ce numéro, proposent de cantonner l'emploi du terme « esclave » à l'expression d'un statut civil – inique – et à préférer le terme « esclavisée » pour désigner le sujet mis en esclavage. La transformation du substantif « esclave » par le suffixe adjectival « -isé » marque ainsi la distance par rapport à ce qui est souvent pris comme une essence originelle, comme une essence impérissable. Or, être mis en esclavage est un statut juridique et non pas une identité. Il faut l'affirmer

par une mutation de terme afin de provoquer un changement des représentations. Comme le soulignent les autrices du dossier thématique, les mots sont une ressource essentielle de l'émancipation.

- 8 Ce tournant linguistique à l'œuvre s'est toujours épanoui dans des moments de rupture politique. Un peu partout, de la même façon, c'est sous l'impulsion de revendications citoyennes que la demande de changement de terme s'est produite. En portugais, *escravizado(a)*, dont l'usage s'est généralisé parmi les historien·ne·s brésilianistes, est déjà utilisé dès le XIX<sup>e</sup> siècle par les abolitionnistes brésiliens. Dans l'historiographie anglophone et particulièrement états-unienne, le terme *enslaved* s'impose peu à peu dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle grâce au travail de militant·e·s africain·e·s-américain·e·s. En italien, le terme est *schiaivizzato*. En espagnol, c'est le terme *esclavizados*, « parce que c'est une catégorie qui répond à une revendication sociale et politique qui signifie que les gens ne sont pas par nature des esclaves, mais qu'ils ont été violemment asservis à des fins politiques et économiques<sup>6</sup> ». Nous pensons que ces changements de terminologie sont une façon d'ouvrir d'autres voies de recherche.

---

## NOTES

1. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 126.

2. Il est cependant très intéressant de noter qu'à l'heure où nous écrivons ce texte, l'Afrique semble offrir une résistance à la pandémie (à cause d'une population jeune, des traitements antipaludéens dont bénéficient les populations urbaines, d'un habitat dispersé...) et cherche à élaborer ses propres médicaments au travers de centres de recherche comme l'Observatoire national des sciences, des technologies et de l'innovation contre le Covid-19 (Ocovid19) au Sénégal.

3. En Chine, les personnes originaires d'Afrique ont été accusées de transmettre le Covid-19.

4. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1993 [1<sup>re</sup> éd. 1939], p. 22.

5. Jean-Pierre Le Glaunec, « Résister à l'esclavage dans l'Atlantique français : aperçu historiographique, hypothèses et pistes de recherche », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 71/1-2, 2017, p. 13-33.

6. Extrait de l'introduction du numéro spécial d'*Alteridades*, « Desde el norte hacia el sur: esclavizados fugitivos en la frontera texano-mexicana », coordonné par María Camila Díaz Casas, vol. 28, n° 56, 2018, p. 23-34.

---

## AUTEURS

**MYRIAM COTTIAS**

CNRS (LC2S, CIRESC), France

**CÉLINE FLORY**

CNRS (Mondes Américains, CIRESC), France